

Le Bond

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE - N°34 - DÉCEMBRE 2013

40^e ANNIVERSAIRE

**LIVE AND
LET DIE**

MOONRAKER

PAR BOND ET PAR VAUX...



Et Bond leur dama l'espion

Marie-France Vienne

Nautique et sidéral ce temps tentant passe ses entrelacs au gré des lueurs. De ce ciel abyssal étonnant et tourmenté. À sa lisière un vaisseau tellement spatial que personne ne l'entend plus voler.

Sur terre on pense toujours Moonraker.

Soixante-dix-neuf, l'année n'est plus tellurique. Et tout bat la démesure. Il était question de méchants, d'espionnage et de NASA. Pompidou et Giscard l'annonçaient déjà, c'était l'époque du changement dans la continuité.

Il est d'ailleurs toujours question, aujourd'hui, de méchants, d'espionnage et de... NSA. L'Allemagne avance à teutons, Obama « chut-down », Poutine piège les clés USB de l'Union Européenne et le Président Hollande boit la taxe.

Et de nous retrouver à nouveau en apesanteur. Sur les écrans en cet automne pluvieux, c'est avec *Gravity* que nous repartons outer space.

Sandra « attempts re-entry » (tente de faire son entrée), en charmante compagnie. What else George ? Les technologies changent, le voyage sidéral toujours sidérant. Et le postulat le même : se questionner sur le devenir de l'Humanité...

Moore batifolait et fermait les yeux au moment de dézinguer en douceur les méchants qui jalonnaient sa route. C'est ce charmeur métrosexuel, un tantinet macho et misogyne, qui considère volontiers les femmes comme des objets sexuels.

La psychologie de Bond ? Eh bien, avait déclaré Moore, parfois, il porte un smoking blanc et parfois il en porte un noir ! Craig, lui, envoie du lourd, ses faiblesses ne sont pas des fêlures, elles participent de cette violence au quotidien qui nous agresse. Mais la recette n'a, elle, pas changé et la franchise

fonctionne toujours comme un geste du moyen-âge, construite par une succession de combinaisons antagonistes : Bond et son supérieur qui lui fixe sa mission, Bond et les femmes, Bond et le méchant.

Seul le décor a changé. Quant aux fans, ils brûlent toujours de la même passion, même si certains consomment leurs dollars en des volutes amèrement lucratives. Ces moutons que l'on peut tondre ou, au mieux,

leur manger la laine sur le dos. Un peu à l'image du célèbre village des irréductibles Gaulois, le Club résiste

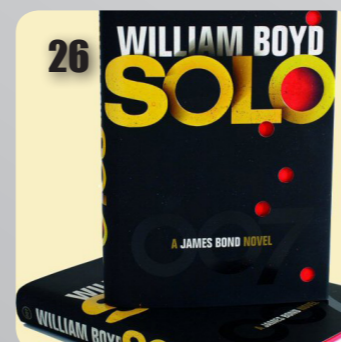
et continue à proposer à ses membres des événements thématiques autour de notre passion commune. Comme celle qui nous rassemble

dans le merveilleux cadre de Vaux-le-Vicomte. *Moonraker* à cœur. Arrimés à un râteau (« raker ») géant, essayant en vain de piéger le reflet de la lune (« moon ») ?

*And then the wind just starts to moan
Outside the door he followed me home
Now goodnight moon* ■



Ambiance Blaxploitation dans *Vivre et laisser mourir* dont on célèbre le 40^e anniversaire



06 FOR YOUR EYES ONLY

- 06 Ils rêvaient d'Irlande...
- 08 Le Tour du Monde en *Solo*

10 MY NAME IS...

Jane Seymour, l'éclat d'un solitaire

12 UN BOND EN ARRIÈRE

"LIVE AND LET DIE"

40^e ANNIVERSAIRE

- 13 Bond is b(l)ack !
- 18 Le grand Bond avec un casting noir

20 BOND AND BEYOND

- 20 **MOONRAKER** Par Bond et par Vaux
- 24 Judi Dench, l'adieu aux armes

26 LIRE ET LAISSER MOURIR

Bond en *Solo*

28 BONS BAISERS DU CLUB

- 28 Sur les traces de 007 à Cortina
- 29 Fan Art
- 30 Le mot de « M »

Ils rêvaient d'Irlande...



Naomie Harris de retour sur le terrain dans Bond 24 ?

DE NOUVELLES INFORMATIONS, PLUS OU MOINS VÉRIFIÉES, SURGISSENT PÉRIODIQUEMENT DANS LA PRESSE ANGLLO-SAXONNE À PROPOS DU PROCHAIN FILM SUR LES ÉCRANS À L'AUTOMNE 2015. IL S'AGIT CETTE FOIS DES LIEUX DE TOURNAGE ET DE MISS MONEYPENNY...

La prochaine destination de James Bond pourrait bien être l'Irlande. Venus assister à une conférence du bureau des réalisateurs pour soutenir le cinéma irlandais, Sam Mendes et Barbara Broccoli ont tous deux souligné leur intérêt pour le pays. Ajoutons à cela que le scénariste, John Logan est actuellement en résidence dans le pays jusqu'en mars prochain afin de tourner et de produire *Penny Dreadful*, une série télé fantastique limite horrifique avec... Timothy Dalton ! Logan a avoué vouloir en profiter pour « s'imprégner de la couleur locale » avant de commencer à écrire *Bond 24*. Et Barbara Broccoli d'ajouter : si Logan parvient à l'intégrer dans son scénario, « nous viendrons ici. L'Irlande est magnifique. J'adorerais y tourner un James Bond... ».

De fait, il y a désormais un lien entre l'Irlande et Bond. Souvenons-nous que

dans *Skyfall* : Gareth Mallory, le nouveau « M », fut officier en Irlande du Nord, et même prisonnier de l'IRA (l'armée révolutionnaire irlandaise) pendant trois mois, ce qui le fait définitivement accepter par Bond. La guerre civile et le terrorisme qui firent rage durant plus de quarante ans entre l'Angleterre et sa possession nord-irlandaise ont durablement marqué la société britannique jusque dans sa chair. Nombre de films d'espionnage s'en sont d'ailleurs inspirés, au premier rang desquels l'excellent *Jeux de guerre* (1997) adapté du roman de Tom Clancy, avec Harrison Ford dans le rôle de l'agent de la CIA Jack Ryan et Sean Bean dans le rôle du terroriste irlandais.

Si 007 a fréquenté 45 pays depuis le début de la saga, il ne s'est jamais rendu dans celui-ci, en dépit des racines irlandaises de l'un de ses interprètes majeurs, Pierce Brosnan.

Autre rumeur, celle concernant Moneypenny. En dépit du final de *Skyfall*, Naomie Harris ne se contenterait pas de taper des mémos. L'actrice avait déjà révélé qu'elle ne souhaitait pas rester cloîtrée derrière son bureau et revenir sur le terrain aux côtés de Bond. Elle jouerait à nouveau un rôle important dans le prochain film. Sam Mendes, Daniel Craig ainsi que les producteurs, Barbara Broccoli et Michael G. Wilson, seraient de grands fans de Naomie Harris et veulent en effet, d'après un proche de la production, voir son personnage se frotter aux méchants sur le terrain.

Ce serait là encore inédit, car bien qu'elle se soit trois fois rendue sur le terrain, Moneypenny n'a bien sûr jamais auparavant croisé le fer. Espérons que la nouvelle Eve n'ait pas à nouveau 007 dans son viseur. Cela promet en tous cas quelques répliques fameuses entre les deux personnages... ■

Source : Daily mail, Premiere.fr

007 selon Hackett



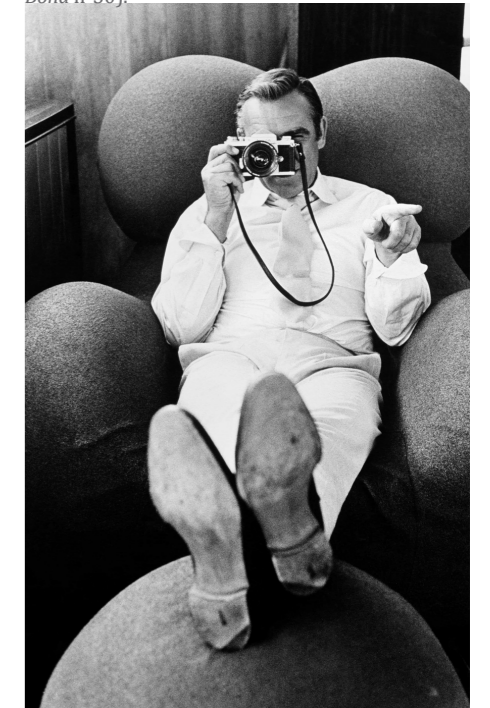
HOMMAGE

Le 12 novembre dernier, Yves Le Clech, père de notre ami et président Luc s'en est allé. L'ensemble du Bureau et de ses amis fans s'associent de tout coeur dans la douleur et adressent toutes leurs condoléances à Luc et à sa famille.

Depuis sa création en 1979, la marque londonienne Hackett, aujourd'hui détenue par un groupe espagnol, a toujours su jouer des canons vestimentaires de la gentry et des traditions de l'élégance britannique. Déjà, en devenant l'équipementier officiel de l'équipe automobile Aston Martin Racing GT1 et en déclinant des articles à sa marque, elle s'était rapprochée du monde de 007... Qui mieux que notre agent favori pour incarner la British touch ? À l'occasion de la collection de l'automne 2013, le clin d'oeil à Bond est assumé. Le temps d'une séance photo glossy, intitulée « The Leading Man », Hackett reprend les codes de l'esthétique bondienne en missionnant un ex-007 : Pierce Brosnan. Pour l'occasion, le photographe Terry O'Neill fait appel à notre culture bondienne. Il reproduit les mémorables clichés d'une séance photographique qu'il avait lui-même orchestrée avec Sean Connery durant le tournage des *Diamants sont éternels*, en 1971 à Palm Springs*... Et se permet même au passage un hommage au grand Fleming sur le tarmac d'un aérodrome. Pour mémoire O'Neill est l'un des photographes majeurs de la saga bondienne. Tous les 007 et une grande partie des Bond girls sont passés sous son objectif. Pour

Pierce, qui fut « shooté » par O'Neill avec Famke Janssen et Izabella Scorupco pour la promotion de *GoldenEye*, c'est un double retour aux sources...

*Séance dont fait partie le fameux putt dans le décor lunaire. L'ensemble de ces photos devenues célèbres, et toutes celles que O'Neill réalisa sur les tournages, de *Vivre et laisser mourir* jusqu'à *GoldenEye*, ou avec des Bond stars, a été regroupé dans le magnifique livre paru fin 2012 intitulé *All About Bond*, à ne pas manquer sur amazon (cf. *Le Bond* n°30).



Gadgets, guns & girls

C'est à une exposition pour le moins originale et inédite que nous convie la photographe Taryn Simon. L'idée de la jeune artiste new-yorkaise est simple... Mettre face à face les éléments emblématiques de la geste bondienne, les Bond girls, les gadgets et les bolides, en les photographiant comme l'aurait fait l'ornithologiste qui donna son nom au héros de façon froide, dépouillée, scientifique. Le postulat de l'exposition justement baptisée *Birds Of The West Indies* ? De l'aveu de l'artiste, montrer « des éléments interchangeables qui façonnent ce personnage idéalisé de puissant mâle

occidental qui est à la fois invincible, toujours jeune et séduisant ». Pour l'occasion, Miss Simon a réuni – tenez-vous bien : 83 armes ou props, 45 véhicules puisés dans des collections privées, des musées ou dans les collections d'Eon, ainsi qu'un rare aréopage de 65 anciennes girls... ! Depuis Rome jusqu'à Londres, se sont entre autres prêtées au jeu : Honor Blackman (Pussy Galore), Lynn Holly-Johnson (Bibi), Barbara Carrera (Fatima Blush), Tanya Roberts (Stacey), Lana Wood (Plenty), Grace Jones (May Day), Jill St John (Tiffany), Kristina Wayborn (Magda), Britt Ekland (Mary Goodnight)... Ces visages, intacts

dans nos mémoires, nous permettent de constater... que le temps passe ! Les très grands formats photographiques sont exposés au Carnegie Museum of Art de Pittsburgh (Pennsylvanie, USA) jusqu'au 16 mars. Pour ceux qui n'auraient pas le loisir d'un saut de puce dans l'Amérique profonde, quelques catalogues sont encore disponibles... au prix de 85 euros. Puisqu'on vous dit que c'est de l'Art ! ■

« Birds of the West Indies » au Carnegie Museum of Art, depuis le 5 octobre et jusqu'au 16 mars 2014. Catalogue de l'exposition édité par Hatje Cantz disponible sur www.artbook.com.

Le tour du monde en Solo...



William Boyd et Lucy Fleming, nièce du romancier, lors du lancement mondial.

LE 25 SEPTEMBRE DERNIER, SOLO¹, LA TOUTE NOUVELLE AVENTURE LITTÉRAIRE DE JAMES BOND ÉCRITE PAR LE ROMANCIER ÉMÉRITE WILLIAM BOYD, A ÉTÉ LANCÉE EN GRANDE POMPE EN GRANDE-BRETAGNE. L'ÉVÉNEMENT N'ÉTAIT QUE LE PRÉAMBULE D'UNE TOURNÉE PROMOTIONNELLE MONDIALE UNIQUE DONT LES ANGLO-SAXONS ET BOND ONT LE SECRET...

La 25^e aventure romanesque de 007 a été officiellement présentée à la presse au Dorchester Hotel, palace londonien bien connu des amateurs de l'agent secret², en présence de Lucy Fleming, nièce de Ian. Après avoir lu des passages de l'ouvrage, William Boyd a répondu aux questions de la presse mondiale réunie pour l'occasion. Le romancier a rappelé qu'il était un fan absolu de la littérature de Fleming et combien il doutait que son « Bond retro » (ndlr. l'action du roman se déroule en 1969) soit adapté au cinéma (cf. notre article *Bond 24*). Il révéla enfin qu'il avait au préalable pris l'avis de son ami Daniel Craig³ avant de se lancer dans l'écriture d'une aventure de 007. William Boyd a symboliquement dédicacé 7 exemplaires numérotés, religieusement placés dans autant d'attachés case de plexiglass. Chacune de ces valisettes a

ensuite été remise à des « ambassadeurs » de la British Airways afin d'être envoyée aux quatre coins du monde. La conférence terminée, les exemplaires ont été transportés vers l'aéroport d'Heathrow dans un convoi officiel constitué de 007 voitures anciennes de la marque Jensen, nouveau bolide de Bond dans le livre. Objectif : être disséminés par vols réguliers les 25 et 26 septembre (jour de la parution officielle) vers sept capitales intimement liées à l'existence de Boyd ou de Fleming. Conduits par leurs propriétaires (des membres du Jensen Owners' Club) au terminal n°5, les livres ont eu droit au tapis rouge sur lequel les attendaient sept commandants de bord pour un vol en première classe, of course. À destination, chacun d'entre eux avait pour mission de remettre le livre en main propre à un interlocuteur soigneusement sélectionné...

Solo 001 - Amsterdam, Pays-Bas

À son arrivée à Amsterdam le 26 septembre, Solo 001 a été suivi par la presse depuis l'aéroport jusqu'à la boutique AKO de La Haye. Le roman a été officiellement présenté le 28 septembre, trônant dans un Jensen puis sur un tapis rouge.

Amsterdam fait partie des villes où la littérature anglaise est extrêmement prisée. Naturel donc que ce soit le premier choix de destination pour Solo en Europe. Dans les années 50, AW Bruna, basé en Hollande, fut le premier éditeur international à traduire les romans originaux de Ian Fleming.

Solo 002 - Edimbourg, Écosse

C'est Alex McGowan, Directeur exécutif du Lyceum Theatre, où Boyd s'est rendu, qui a réceptionné Solo 002. Dans Solo, Bond passe un bref séjour à Edimbourg... L'occasion d'une visite des lieux parcourus dans le roman : Princes Street, George Street et la gare de Waverley...

L'héritage écossais de Bond est connu. Son père, Andrew Bond of Glencoe, en était originaire. Après avoir été exclu d'Eton, le jeune James entre à l'école Fettes d'Édimbourg, où il apprend plusieurs techniques de combat qu'il utilisera plus tard au cours de sa carrière d'espion. Bien que William Boyd soit né au Ghana, il partage du sang écossais avec Bond et a fait ses études à l'école écossaise Gordonstoun. Fleming qui avait lui-même des racines écossaises avait confié vouloir vivre ses dernières années dans ce pays.

Solo 003 - Zurich, Suisse

Lors de son atterrissage à Zurich, Solo 003 a été... mis sous clé à Orell Füssli « The Bookshop », la plus grande librairie en langue anglaise sur le continent européen, ce jusqu'à la période de Noël. Cette édition spéciale constituera le lot d'exception d'un tirage au sort. La Suisse a une signification particulière pour Bond : sa mère, Monique Delacroix, en était native. Dans *Goldfinger*, Zurich est l'un des endroits où le magnat stocke son or.

Solo 004 - Los Angeles, USA

« Bienvenue aux États-Unis, M. Fitzjohn déclara l'agent d'immigration en tamponnant le passeport. Pour affaires ou pour le plaisir ? Un peu des deux, répondit Bond ». Solo, W. Boyd

Le Bond cinématographique et le Bond littéraire ont des liens étroits avec Los Angeles. Dans son livre de récits de

voyages, Des villes pour James Bond, Ian Fleming écrit : « (...) Hollywood aime avoir la primeur de tout nouveau venu un peu connu. Dès midi trente, je déjeunais au Brown Derby avec un producteur qui voulait faire de l'or grâce à moi en échange d'un verre d'eau et d'une croûte de pain. » Lors de son arrivée à Los Angeles, Solo 004 a été accueilli par le capitaine Robert Laycock, petit-neveu de Fleming. Le livre sera confié aux archives de la Fondation Ian Fleming, de même que l'édition américaine publiée par Harper-Collins le 8 octobre. Le Président de cette Fondation est l'ancien agent littéraire de Ian Fleming, Peter Janson-Smith, et son directeur Mike VanBlaricum, l'un des plus grands collectionneurs de « Bond » dans le monde.

Solo 005 - Delhi, Inde

L'exemplaire du roman a eu droit à un tour de la ville au cours duquel des clichés ont été réalisés des haut-lieux de la capitale, dont le Fort Rouge, le Qutub Minar et Porte de l'Inde. Durant l'hiver 1944, Fleming se rend en Inde, fleuron de l'Empire, pour des raisons professionnelles. Il est chargé d'examiner l'infrastructure de la toute nouvelle flotte britannique dans le Pacifique et rend visite à son frère Peter, qui séjourne à New Delhi.

Solo 006 - Cape Town, Afrique du Sud

« Alors que l'avion roulait vers les bâtiments du terminal, Bond observa

par la fenêtre, l'Afrique, éclairé par le soleil du matin ». Solo, W. Boyd
Après l'avion, Solo 006 est arrivé par moto sur le plateau de l'Express TV Breakfast Show. La moitié de l'action du roman se déroule en Zanzarim, un pays africain imaginaire. William Boyd est lié depuis longtemps avec le continent : il n'est pas surprenant qu'il ait choisi l'Afrique comme l'un de ses décors.

Solo 007 - Sydney, Australie

Au terme de plus d'une journée de voyage, Solo 007 a visité les principaux sites de la capitale australienne avant d'être offert au gagnant du concours qui lui fut dédié. Ian Fleming s'est rendu à Sydney durant l'hiver 1944, à la suite de son escale à Delhi. Là, il fit connaissance d'un jeune Capitaine de corvette désespéré de ne pouvoir obtenir un congé pour se marier. Ian Fleming arrangea tout au bénéfice du jeune homme... ■

Pierre Rodiac avec le précieux concours d'Ajay Chowdhury

Grand merci à Ajay Chowdhury, Président du James Bond Club britannique pour son reportage et ses photographies exclusives.

1. Retrouvez la critique de l'ouvrage par Valéry Der Sarkissian dans ce numéro.
2. C'est là qu'en 1973, Roger Moore fut officiellement présenté comme le nouveau 007 à la presse (cf. Un Bond en arrière).
3. En 1999, Daniel Craig tenait le rôle principal dans *The Trench*, film écrit et réalisé par Boyd, relatant le destin d'un groupe de soldats britanniques engagés dans la bataille de la Somme durant la Première guerre mondiale.



L'encodeur Enigma développé par l'Armée allemande dès 1920 inspire à Fleming l'opération Ruthless en 1940, puis l'intrigue de Bons Baisers de Russie

Du mythe à la réalité

L'hebdomadaire *Paris-Match* s'associe au mensuel historique *Historia* à l'occasion d'un hors-série exceptionnel dédié à 007. Ou plus exactement à l'analyse de grands événements ou faits historiques qui ont inspiré Fleming et les adaptations cinématographiques des aventures de James Bond. Après une entrée en matière où sont évoquées la vie du romancier et ses sources d'inspiration, historiens renommés et journalistes reviennent sur neuf faits d'actualités ou épisodes de l'Histoire qui ont inspiré *Bons Baisers de Russie*, *Opération Tonnerre*, *L'Homme au pistolet d'or*, *Moonraker*, *Rien que pour vos yeux*, *Octopussy*, *Tuer n'est pas jouer*, *Demain ne meurt jamais*, *Meurs un autre jour*

et *Skyfall*. De l'encodeur Enigma à la crise pétrolière de 1973, en passant par le scandale Wikileaks qui inspire le dernier opus, rien ne manque dans ce numéro rehaussé de critiques d'époque et richement illustré grâce aux archives de Paris-Match. En dépit d'erreurs grossières concernant la saga et ses acteurs (« Q » incarné par Peter Burton !) et d'une iconographie sur les films de très piètre qualité (impardonnable pour un magazine de cette volée : que n'ont-ils pas contacté votre Club préféré ?), ce numéro collector est rigoureux et historiquement passionnant.

« James Bond, des films, du rêve et la réalité », Paris-Match / Historia, hors-série, 128 pages, en kiosque

Jane Seymour L'éclat d'un solitaire

JANE SEYMOUR PRÉDIT L'AVENIR... TANT QU'ELLE NE FAIT PAS L'AMOUR. C'EST DU MOINS LA FACULTÉ EXTRA-SENSORIELLE DONT EST DOTÉE SOLITAIRE, LA BOND GIRL QU'ELLE INCARNE DANS VIVRE ET LAISSER MOURIR.



Guillaume Evin

Dans ce premier 007 de l'ère Moore, l'actrice anglaise – née Joyce Frankenberg dans le comté du Grand Londres d'un père britannique et d'une mère néerlandaise – campe parfaitement la jeune femme fragile et désirable, ballotée par l'intrigue avant d'être sauvée par le héros. L'archétype de la jolie potiche, qui flatte l'œil sans encombrer le décor, reflet en creux du sexisme bondien d'une époque aujourd'hui révolue.

« Lors du casting, témoigne Roger Moore, elle n'a eu qu'à démêler sa longue chevelure pour décrocher le rôle ». Une version des faits que n'a jamais reniée l'intéressée : « Je portais un chapeau en fourrure parce qu'on m'avait toujours dit que j'avais une toute autre tête quand j'avais le visage dégagé. Quand j'ai retiré le chapeau, mes cheveux sont tombés en cascade. C'était gagné. Harry m'a dit : nous vous offrons le rôle principal ». Séduction capillaire pour Solitaire.



À l'origine, pourtant, Miss Seymour n'est pas censée rafler le gros lot. Celui-ci est promis à Diana Ross, selon le souhait de Tom Mankiewicz, le scénariste de *Vivre et laisser mourir*. L'époque est en effet à la Blaxploitation, ce courant hollywoodien du début des années 1970 qui s'est entiché de vedettes noires et relate la vie tourmentée de la communauté afro-américaine sur fond de violence, de sexe et de misère. Or, le huitième Bond doit précisément plonger l'agent secret du MI-6 dans les bayous de la Louisiane sur fond de culte vaudou et de champs de pavot, avec une galerie de méchants à la peau noire.

Flairant le filon de cette Blaxploitation ambiante, « Cubby » Broccoli et Harry Saltzman, « soucieux de ne pas s'aliéner le marché américain au moment où ils lancent un nouveau 007 dans l'arène, décident d'injecter un petit peu de couleur. Sauf que le racisme ambiant va légèrement bouleverser la

donne... ». À la United Artist, le retour des previews – les séances tests – avec une girl noire en vedette sont calamiteux. Le département marketing avoue qu'au moins six pays ne sortiront pas le film si James couche avec une femme noire. Exit donc Diana Ross, place à Jane Seymour. Seule consolation, la seconde beauté du film, Rosie Carver, sera jouée par une actrice noire de 23 ans née en Floride, Gloria Hendry.

À 21 ans seulement, Jane Seymour, qui a choisi ce pseudonyme en souvenir de l'une des nombreuses femmes du cruel Henry VIII, décroche ainsi son quatrième rôle au cinéma, celui qui la propulse aussitôt sous les feux des projecteurs.

Cependant, ce cadeau inestimable que lui offrent les deux producteurs, loin de booster sa carrière sur grand écran, semble la confiner au contraire à des séries télévisées ou des téléfilms. Avant de s'égarer tout à fait dans des troisièmes rôles de comédies pataudes telles que *Serial noceurs* (2005) avec le trio déjanté Owen Wilson, Vince Vaughn et Bradley Cooper, la belle Jane touchera le cœur des spectateurs avec sa mémorable interprétation six saisons durant du Docteur Michaela Quinn (*Docteur Quinn, femme médecin*), personnage pour lequel elle décrochera pléthore de Golden Globes et d'Emmy Awards dans les années 1990. Contrairement à Solitaire, Quinn est une femme forte, diplômée avant l'heure, égarée dans un monde d'hommes dans l'Ouest américain sauvage de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Outre cette série très humaniste et féministe dans l'âme, on pourra croiser bien plus tard, épisodiquement, Jane Seymour dans *Smallville*, *How I met your mother* ou encore *Castle*. Aujourd'hui, à soixante-deux ans passés, tout juste divorcée de son quatrième mari, celle qui est une des ambassadrices de l'Unicef depuis une quinzaine d'années, n'a pas renoncé à tourner ici ou là, de temps en temps. ■

REPÈRES

- 1951 : Naissance à Hillingdon, en Angleterre.
- 1969 : Débuts au cinéma dans un musical antimilitariste de Richard Attenborough.
- 1973 : *Vivre et laisser mourir* de Guy Hamilton.
- 1993 : *Dr. Quinn, femme médecin* jusqu'en 1998.
- 2000 : Faite officier dans l'Ordre de l'Empire britannique par la Reine.
- 2013 : *Austenland* de Jerusha Hess.

“LIVE AND
LET DIE”

Bond is
b(Back)!

Pierre
Fabry

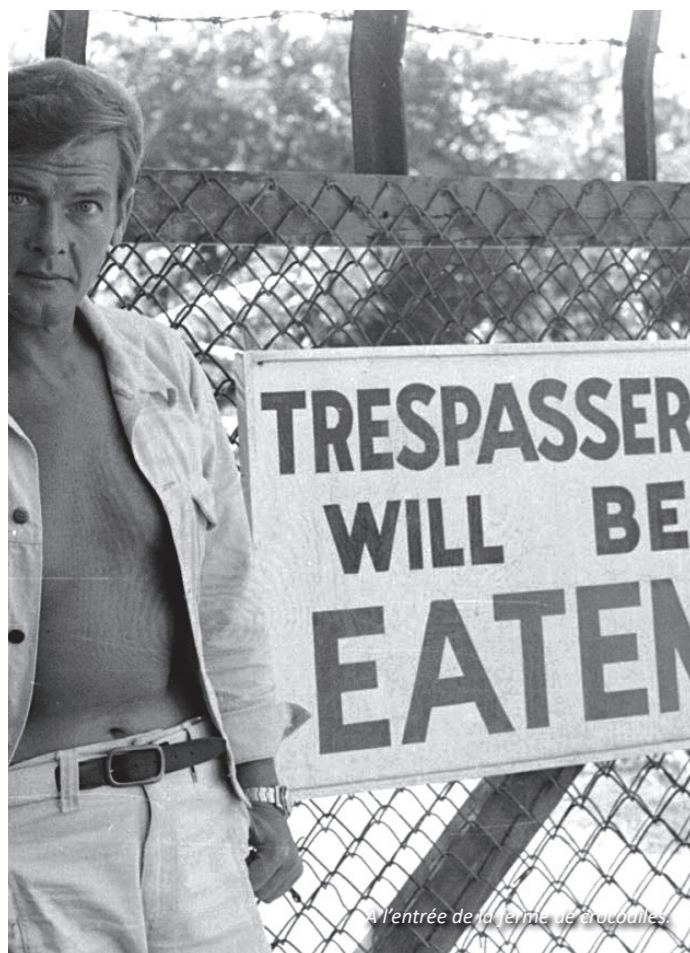


IL Y A TRÈS EXACTEMENT 40 ANS, LE 21 DÉCEMBRE 1973, LE PUBLIC FRANÇAIS DÉCOUVRAIT LE NOUVEAU VISAGE DE 007, SOUS LES TRAITES DU SI FAMILIER ROGER MOORE. BANDE ORIGINALE ET TITLE SONG, MELTING-POT, FIN DU SPECTRE, DISPARITION DE Q, HUMOUR ET SECOND DEGRÉ, OUTRE LE CHANGEMENT DE VISAGE, CETTE HUITIÈME AVENTURE DE 007 EST À BIEN DES ÉGARDS DÉROUTANTE ET NOVATRICE. AINSI DÉBUTE L'ÈRE MOORE...

À peine le tournage des *Diamants sont éternels* terminé, le scénariste Tom Mankiewicz choisit d'adapter, de son propre aveu, « un Bond avec plus de nerfs » : *Vivre et laisser mourir*, roman publié par Ian Fleming en 1954. Lors d'un déjeuner où il évoque son travail avec lui, Sean Connery avoue définitivement sa lassitude. En dépit des espoirs fondés par United Artists, la succession est bientôt officiellement ouverte... La parenthèse Lazenby ayant passablement échaudée les deux producteurs : ils entendent cette fois trouver un vrai comédien. En juin 1972, débutent donc les recherches. Si Jeremy Brett, David Warbeck et Julian Glover tournent un bout d'essai - la première confrontation entre Bond et Rosie - en coulisses les jeux sont déjà faits.

Lors du tournage de la seconde saison d'*Amicalement vôtre* aux studios de Pinewood, Roger Moore tout auréolé de ses gloires sur le petit écran croise régulièrement Cubby et Harry en pleine production des *Diamants*. Très tôt, il sait qu'une place est à prendre. Son heure est désormais venue. En 1961 déjà, après David Niven, Ian Fleming avait songé au jeune comédien pour camper son héros. Pris par ses engagements successifs dans *Le Saint* puis *Amicalement vôtre*, il avait dû décliner par deux fois le rôle pour poursuivre ses lucratives aventures télévisuelles.

« Deux ans auparavant, nous aurions probablement donné le rôle à Roger Moore dans *Au service secret de Sa Majesté*, s'il n'avait été pris par *Amicalement vôtre*. Désormais, il était libre et je ne voulais que lui pour notre nouveau *James Bond* », confirmera Cubby Broccoli quelques années plus tard. Déjà star, Roger se voit proposé un contrat pour trois films. Seules conditions : une sévère perte de poids et une coupe rafraîchie pour faire oublier le dandy Lord Brett Sinclair.



À l'entrée de la ferme de crocodiles.

Entretemps, début mai, Mankiewicz a déjà remis une première mouture du scénario. En 116 pages, il y déploie une intrigue violente et cruelle sur fond de culte vaudou. Le background est construit autour d'une passion... celle du scénariste et du réalisateur Guy Hamilton, également reconduit dans ses fonctions, pour le jazz et la Nouvelle-Orléans. C'est de cet héritage multi-culturel et multi-racial et de l'omniprésence des canaux aux abords de la ville que naissent les grandes séquences du film, pré-générique et poursuites en hors-bords.

Outre New York et la Louisiane, et non sans avoir visité toutes les Caraïbes, pour figurer l'île imaginaire de San Monique, les deux hommes accompagnés du Directeur de la production jettent finalement leur dévolu sur... la désormais traditionnelle Jamaïque.

Par hasard, au détour d'un chemin, le décorateur Syd Cain tombe sur un inquiétant panneau « Trespassers will be eaten » (« Les intrus seront dévorés »). Derrière la grille, une impressionnante ferme de crocodiles dirigée par un dresseur hors normes dénommé Ross Kananga. Après une visite haute en couleurs, le décorateur convainc Hamilton d'intégrer le tout à l'intrigue. Séduits par son nom, les producteurs l'attribuent finalement au grand méchant dénommé jusque-là Jakata. Il sera même la doublure de Roger Moore face aux carnassiers (celle-là même qui manque de se faire dévorer le talon dans un making of devenu célèbre). Consécration suprême.

Cascades en série

Reste à compléter le casting... Inhabituel lui-aussi. Nous sommes en pleine période de la blaxploitation (cf. article de Frédéric-Albert Levy) et... de racisme exacerbé, la moitié des comédiens seront pourtant noirs, à parité avec les Wasps ! Pour interpréter Solitaire, « la » Bond girl, Mankiewicz rêve de Diana Ross. Outre le fait qu'elle soit certainement trop chère pour Cubby, lui et Harry ont déniché sans se concerter leur perle rare, un ex-danseuse classique apparue dans une série télévisée, une beauté nature à peine âgée de vingt ans, Jane Seymour. À peine plus âgé, 33 ans, Yaphet Kotto sera lui Mr Gros-Bonnet, alias Kananga. Comédien de théâtre formé à l'Actors Studio, c'est déjà un interprète prometteur qui a tourné avec Norman Jewison, William Wyler et Henry Hattaway. Il est choisi par David Picker, vice-Président de United Artists, en plein tournage de *Meurtres dans la 110^e rue* à Harlem.

Quelques semaines plus tard, en octobre 1972, l'ultime exemplaire du scénario est remis aux producteurs. Quelques jours à peine avant les premiers tours de manivelles à la Nouvelle-Orléans, le 9 du même mois. L'équipe y élit résidence pour sept semaines, avant de prendre ses quartiers d'hiver à la Jamaïque à partir du 15 novembre, pour sept semaines supplémentaires. Le 27 décembre, les comédiens rejoindront Pinewood pour les scènes d'intérieur durant deux mois. C'est là où tout commence dans le film, à New York, que se clôturera le tournage, en extérieur, à la fin février 1973.

L'un des morceaux de bravoure du film demeure la spectaculaire poursuite en bateau. La production a passé un accord avec le constructeur américain Glastron (qui sera d'ailleurs l'un des promoteurs du film) et acquis 29 bolides, à hydrojet ou à hélice. Mais, à la veille du tournage, Mankiewicz n'a pas écrit la moindre ligne de cette scène qui occupe pourtant une bonne



Roger Moore et Yaphet Kotto.

partie du long métrage ! La visite des bayous et l'imagination des coordinateurs des cascades font le reste.

Les sauts et franchissements voient le sacrifice de deux navires. Les techniciens mettent des semaines à trouver la bonne inclinaison de la rampe invisible du spectateur. Au terme de quatre jours de répétitions, le vendredi 13 octobre, les cascadeurs s'élancent sur le Bayou Liberty. Jerry Comeaux pilote le navire qui emprunte le tremplin de 33 mètres de haut pour franchir la route 39 à 12 mètres du sol, devant des milliers de badauds. Franchissement réussi, et record du monde homologué. Pour les autres scènes, Roger Moore a du appréhender la conduite si particulière d'un bateau à hydrojet : pour virer plus rapidement – et éviter les obstacles, une seule solution : accélérer ! Roger apprend vite. Comme il est capable d'aller à toute allure, Guy Hamilton et un cadreur choisissent de filmer en gros plans... allongés en équilibre instable à l'avant du bolide ! Moore s'en tirera (seulement) avec une dent cassée.

Treize jours plus tard, l'équipe prend ses quartiers dans la capitale de la Louisiane, au 828 Chartes Street, devant l'un des restaurants de la chaîne « Filet of Soul » afin de filmer les deux cortèges funèbres dont les prises de vue se feront les 26 octobre et 9 novembre. Pendant les pauses, Saltzman convoque Moore pour des parties de gin rami ; Cubby et Dana Broccoli feront de même lors des tournages autour de parties endiablées de backgammon. « Je crois que Harry m'a proposé de jouer dans le seul but de récupérer mon salaire. Il s'était mis à me parler du prochain Bond dont le tournage devait commencer en août de l'année suivante, L'homme au pistolet d'or », avouera Moore non sans humour. Durant un mois, c'est ensuite la Jamaïque qui accueille pour la quatrième fois une équipe bondienne. La mort de Rosie est tournée dans les jardins du restaurant « The Ruins » à Ocho Rios, tout près de là où, dix ans plus tôt, ont été filmées les scènes de *Dr. No* devenues mythiques. Maintes fois répétées à Pinewood, la scène du bus à impériale - en partie conduit par Roger Moore et le cascadeur Maurice Patchett – « scalpé » sous le pont est bouclée en une heure, le 8 décembre, dans le quartier de Johnson Town à Lucea. Deux jours plus tard, c'est au tour de la poursuite en hélicoptère dans les champs de pavot rehaussés d'effets spéciaux mis au point par le jeune Derek Meddings.

Top of the hit

Pendant ce temps-là, à Pinewood, ont été construits l'ensemble des décors intérieurs (les restaurants « Filet of Soul », l'appartement de 007, la salle du trône de Solitaire, l'ambassade et la résidence de San Monique, la grotte de Kananga...) et ceux de certaines scènes extérieures (le cimetière vaudou). Pour la scène finale, Yaphet Kotto avoue sa contrariété : « Rick Backer¹ m'avait fait un maquillage très réussi, mais je craignais que ce soit une insulte à mes caractères ethniques ». Mankiewicz confirme : « Yaphet Kotto était un jeune acteur noir très prometteur (...) qui allait finir en enflant comme un char gonflable (...). On était en pleine période de la fierté noire et militante, il avait beaucoup d'hésitations ». Serpents en caoutchouc, pierres tombales factices : le plateau E abrite le cimetière vaudou, antre du Baron Samedi, dieu vaudou des cimetières et chef de la légion des morts. Geoffrey Holden, engagé pour le rôle-titre, s'investit corps et âmes



Tournage à la Nouvelle-Orléans.



À Ocho Rios, la mort de Rosie.



Roger Moore fait une pause pendant le tournage de la scène du bus.



Tournage à New York, début 1973.

dans ces scènes. Fort de ses connaissances réelles des cultes, il chorégraphie chacune des scènes avec minutie comme le ferait un prêtre du culte.

Entre le 26 et le 28 février, rendez-vous dans l'appartement de Bond pour la seconde fois de l'histoire de la saga. Madeline Smith, l'agent Caruso, est placée entre les mains expertes de Meddings. Lui-même placé entre les jambes de la belle, le responsable des effets spéciaux qui deviendra l'un des vétérans de la saga, a pour tâche... de tirer sur un fil de nylon afin de faire croire au magnétisme bondien ! Mission accomplie. Les techniciens britanniques, l'équipe principale, font leurs adieux au film. Les scènes américaines seront tournées par des équipes locales.

À New York quelques jours plus tard, les principales prises de vues ont lieu dans un vaste terrain vague, entre les 117^e et la 118^e rues. L'endroit, abandonné et misérable, est alors à l'image du sulfureux quartier de Harlem. Les Black Muslims prennent en charge la protection de l'équipe, qui déménage ensuite vers Manhattan puis à l'aéroport JFK. L'aventure de *Live and Let Die* se clôt le 16 mars 1973.

Fin juin, sont organisées les rencontres avec la presse en vue de l'avant-première mondiale à Londres. Les producteurs ont loué plusieurs chambres d'hôtel dans lesquelles se succèdent les interviews de l'équipe par séquence de vingt minutes. Les médias (re)découvrent Roger Moore. Naturellement, il est régulièrement questionné sur... Sean, et sa succession. C'est désormais le temps de la post-production. Le traditionnel pré-générique est tourné par Maurice Binder sur le plateau D de Pinewood. Mais la nouveauté, c'est la bande originale. Occupé à composer des comédies musicales² et jugeant la veine épuisée,

John Barry a décidé de passer définitivement la main. La prise en charge de la production par Harry Saltzman précipite sa décision. Les deux hommes ne s'apprécient guère. C'est suite à l'écoute d'une démo de titre song de Paul Mc Cartney, réorchestrée par son ancien producteur de l'ère Beatles George Martin (cf. encadré), que le choix de Broccoli et Saltzman pour composer la bande originale se porte sur ce dernier. À l'issue d'un déjeuner, les deux producteurs le convient à se rendre sur le tournage à la Jamaïque, comme Barry dix ans plus tôt. Nous sommes fin 1972. Là, Harry lui demande de composer un rythme pour la scène d'ouverture. Au terme d'une semaine de travail, Martin compose près d'une heure de musique en à peine un mois. Au printemps 1973, il enregistre la bande originale sous la direction de G. Hamilton, à raison de deux minutes utiles par jour. La sortie du film est imminente : le 27 juin aux USA et huit jours plus tard en Grande-Bretagne.

La curiosité joue à plein. Et avec elle, la fabuleuse notoriété de Roger. Pour un budget quasi équivalent à celui des *Diamants sont éternels* et avec des recettes avoisinant les 162 millions de dollars³, *Vivre et laisser mourir* est le plus gros succès mondial de la saga. Pas en France, où à peine plus de 3 millions de spectateurs se ruent dans les salles, six mois après la sortie outre-Manche et sept mois après les États-Unis. Soit le 6^e rang parmi les 8 premiers opus déjà sortis. Peu glorieux. Roger se console : il dépasse de 560 000 spectateurs le replet Connery dans sa dernière aventure officielle.

À la fin du tournage, les liens entre Cubby Broccoli et Harry Saltzman se sont distendus. D'un bout à l'autre, Harry est omniprésent sur le plateau de *Vivre et laisser mourir*, son associé est invisible. Les deux hommes instituent comme une règle cette alternance. Les désaccords sur la suite à donner à l'aventure cinématographique sont patents. Cubby se satisfait de faire des Bond, pas Harry qui développe nombre d'autres projets (les *Harry Palmer*, *La bataille d'Angleterre*...). 007 entre dans une nouvelle ère, celle du spectacle, où l'espionnage n'a plus sa place. À bien des égards déjà, Bond n'est plus dans Bond. Mais Moore lui est dans la place, et avec lui le succès. Et pour longtemps... ■

1. Rick Baker se rendra célèbre dix ans plus tard en créant les maquillages du clip « Thriller » de Michael Jackson.
2. En 1972 et 1973, Barry compose successivement deux comédies musicales, *Les aventures d'Alice au pays des merveilles*, *Alfie*, et la bande originale des *Voyages de Gulliver*.
3. Plus de 753 millions de dollars actuels, un record inégalé jusqu'à *Skyfall* ! Citations et anecdotes sont tirées de *The James Bond Archives* de Paul Duncan, paru aux éditions Taschen, 2012.



Geoffrey Holden, chorégraphe, est le Baron Samedi.

Qui va nous chanter ça ?

En 1969, Ron Kass prend la direction de MGM Records... et deux ans plus tard celle de la maison de production non bondienne de Harry Saltzman. L'homme est l'ex-manager de Apple Records, maison de disque des Beatles et le mari de Joan Collins, grande amie de Roger Moore. Naturellement, Kass contacte son ancien compère Paul Mc Cartney pour savoir s'il serait intéressé par l'écriture de la chanson-titre du Bond à venir. C'est l'un des vieux rêves de l'ex-Beatles. Fin septembre 1972, Paul dévore le roman. Dans la foulée, il compose en quelques heures paroles et musique. Sa femme Linda apporte l'inspiration reggae alors très en vogue. Vient ensuite l'enregistrement d'une démo avec son groupe du moment The Wings et... 55 musiciens sur la suggestion de George Martin, qui prête aussi ses studios.

Le 24 octobre la nouvelle est divulguée par *Variety*. En novembre, sur le tournage du film à la Nouvelle Orléans, George Martin soumet cette maquette à Harry Saltzman et Guy Hamilton. Bien que n'étant pas amateur de pop music, le producteur consent et lâche cette phrase devenue célèbre : « Bonne chanson. Et maintenant, qui va nous chanter ça ? ». « Je dus le persuader qu'avoir ce Beatles comme interprète était amplement suffisant », se souvient Hamilton. La chanson ne sera pas réenregistrée... Mc Cartney est payé 15 000 dollars pour ces trois minutes d'anthologie, première « Bond song » nominée aux Oscar.



Le grand Bond avec un casting noir

Frédéric-Albert Lévy



LA NOUVEAUTÉ DE VIVRE ET LAISSER MOURIR, CE N'EST PAS SEULEMENT L'ARRIVÉE DE ROGER MOORE. C'EST AUSSI LE FAIT QUE LES PROTAGONISTES NOIRS SONT PLUS NOMBREUX QUE LES PROTAGONISTES BLANCS.

Dès *Dr. No*, nous avons rencontré un personnage noir assez mémorable, le pêcheur Quarrel. Mais celui-ci était assez vite éliminé par les sbires du vilain Docteur et n'était pas vraiment un protagoniste. Dans *Vivre et laisser mourir*, c'est le Méchant en chef qui est noir — lui et tous ses acolytes.

Sans doute pourra-t-on soutenir qu'un méchant noir ne diffère en rien d'un méchant tout court, mais la présence de ces personnages a entraîné dans le scénario un certain nombre de choix qui n'auraient même pas fait l'objet de la moindre discussion dans d'autres circonstances. Si, par exemple, on réentend dans le film, et intégrée à l'histoire, la chanson du générique, c'est parce qu'il fallut trouver un compromis. Le producteur Harry Saltzman aurait voulu que cette chanson du générique soit, sur le modèle de celle de *Goldfinger*, interprétée par une chanteuse noire. Mais McCartney ne l'entendait pas de cette oreille. Sa chanson était sa chanson et ne pouvait être interprétée que par lui-même et ses Wings. Alors se dessina l'idée d'en glisser dans le film une autre version, interprétée par la chanteuse soul B.J. Arnau. Autre conséquence du grand nombre de Noirs dans l'histoire : l'insupportable shérif Pepper, assurément l'un des éléments les plus indigestes du film, mais dont la création s'imposa, explique le scénariste Tom Mankiewicz, comme une sorte de contrepoids. La quasi-totalité des Noirs de *Vivre et laisser mourir* étant des baddies, il fallait inclure parmi les Blancs un personnage qui soit, sinon franchement mauvais lui aussi, du moins parfaitement grotesque. Vu sous cet angle, le personnage du shérif Pepper apparaît un peu moins imbuvable.

Toutefois, le fait que tous les méchants du film soient noirs est en lui-même secondaire, puisque dans un « Bond » comme dans tout film d'Hitchcock, le Méchant est aussi important, aussi essentiel que le Bon(d). La vraie question est de savoir comment ces méchants noirs sont présentés, car l'on retrouve dans l'épisode *Vivre et laisser mourir* l'ambiguïté attachée au genre de la blaxploitation apparu au début des

années soixante-dix — bornons-nous à citer *Shaft*, *SuperFly*, *Blacula* et *Cleopatra Jones* — et dans le sillage duquel il entend ouvertement s'inscrire. Ce black power cinématographique peut a priori être vu comme le signe d'une avancée sociale des Noirs aux États-Unis, mais il a souvent été attaqué par des organisations antiracistes qui estimaient, souvent à juste titre, que tous ces nouveaux héros noirs du grand écran n'étaient que la projection — dans tous les sens du terme — de stéréotypes produits par des Blancs.

Il faut bien le reconnaître, nous éprouvons une certaine gêne face à certains passages de *Vivre et laisser mourir*, car, si certains Noirs sont véritablement inquiétants — Tee Hee par exemple, avec sa pince métallique en guise de main — et donc impressionnants, d'autres sont franchement ridicules. Si Quarrel Jr. — qui au demeurant fait partie des good guys — n'a pas hérité de la crédulité primitive de son père, lequel, dans *Dr. No*, prenait pour un dragon un vulgaire tank, la Rosie Carver



James Bond et Quarrel père dans *Dr. No*

interprétée par Gloria Hendry se met souvent à hurler et à rouler de yeux dans tous les sens pour un rien. C'est même cet état de terreur permanent qui lui vaut le privilège d'être la première Noire à (devoir) partager sur l'écran la couche de Bond. Caricature extrêmement déplaisante, quand on sait que la mort attend effectivement cette pauvre Bond girl.

D'autres « idées » de scénario font de certains personnages noirs des bouffons qui auraient plus leur place dans un quelconque *Gendarme de Saint-Tropez* que dans un Bond. La séquence dans laquelle Kananga fait tomber à la renverse son acolyte obèse en faisant exploser un fauteuil gonflable (d'ailleurs très laid, comme la plupart des décors et accessoires du film) à l'aide d'une balle à air comprimé est un brin vulgaire. Et la mort même de Kananga, que Bond transforme en bibendum Michelin en lui faisant subir un sort analogue à celui du fauteuil, a quelque chose de répugnant. Il convient d'évoquer aussi toute cette magie vaudou qui ponctue l'intrigue de bout en bout, sans qu'on sache jamais si elle doit être prise ou non au sérieux. Avec le Baron Samedi, sommes-nous toujours dans l'univers de Bond ?

Mais c'est peut-être là que le film devient intéressant : il peut être envisagé comme une gigantesque mise en abyme. Cette question « sommes-nous toujours dans l'univers de Bond ? » pourrait bien être la question que n'ont cessé de se poser les producteurs pendant le tournage. La perte par Solitaire de son pouvoir divinatoire avec sa virginité est comme l'écho de l'angoisse de Broccoli et Saltzman face à cette nouvelle aventure : la magic touch des « Bond » sera-t-elle aussi magique avec Roger Moore qu'elle l'était avec Connery ? Peut-on ressusciter un héros d'une certaine manière disparu ? C'est d'ailleurs à peu de chose près le principe de l'ouverture du film : Bond vient enquêter sur la disparition de trois agents du MI6. La mort la plus mémorable, dans le pré-générique, est celle de Baines, qui regarde le cortège de ce qui va être sans qu'il le sache encore son propre enterrement. Relisez bien son nom : BAINES. Si l'on se souvient que, dans l'alphabet romain, I et J étaient à l'origine un seul et même signe, on obtient en mélangeant les lettres : SEAN-JB. Autrement dit : mort de Sean Connery dans le rôle



Baines observe son cortège funéraire dans *Vivre et laisser mourir*



Felix Leiter dans *Casino Royale*

de James Bond. Pour ceux qui ne seraient pas convaincus par ces jeux lacaniens, signalons qu'une autre des trois victimes du pré-générique se nomme... Hamilton. Traduction : Guy Hamilton (des *Diamants sont éternels*) est mort, vive Guy Hamilton (de *Vivre et laisser mourir*) ! Paradoxalement donc, toutes ces démonstrations de tarot, toutes ces manipulations de cartes qui ponctuent *Live and Let Die* sont sincères, car elles devaient correspondre à des prières non avouées des producteurs. Un dernier indice : le nom du repaire des méchants, Fillet of Soul. Double jeu de mots : le premier sur soul (musique soul) et sole (le poisson) ; l'autre sur l'essence même de l'histoire : restera-t-il ici au moins un morceau de l'âme de Bond ?

Les étapes suivantes de la question « noire » dans les Bond sont plus rationnelles et plus tranquilles. Grace Jones, dans *Dangereusement vôtre*, s'offre le triple luxe d'être femme fatale, noire et (grâce à un retournement final) gentille. Assez curieusement, Sean Connery — le même qui, dans *On ne vit que deux fois*, se livrait à des réflexions douteuses sur le goût de la peau des femmes asiatiques — apporte sa pierre à l'édifice en choisissant, avec le réalisateur Irvin Kershner, un acteur noir, Bernie Casey, pour le rôle du meilleur ami de Bond, Felix Leiter, dans *Jamais plus jamais*. Brève, mais très intelligente séquence de l'aéroport de Nice, dans son retournement des stéréotypes : un inconnu (Leiter) semble dans un premier temps s'en prendre à Bond pour pratiquement tomber dans ses bras une seconde plus tard. Avec l'ère Brosnan arrive Halle Berry, alias Jinx, présentée clairement comme un double féminin de Bond. Mais plus intéressante encore est sans doute la présence, non soulignée mais constante, d'un adjoint noir aux côtés de M, qu'on retrouvera de film en film.

Avec l'ère Daniel Craig, il est acquis que Felix Leiter est noir, et qu'un tel détail ne vaut plus la peine d'être souligné. Moneyppenny elle-même a vu sa peau s'assombrir dans *Skyfall*.

Reste évidemment la question superbanco, ou question Obama : verra-t-on un jour sur une affiche, non plus James Bond Is Back, mais James Bond Is Black ? Ce jour-là, Ian Fleming se retournera sans doute dans sa tombe, m

Par Bond et par Vaux



SI MOONRAKER A ÉTÉ TOURNÉ AUX QUATRE COINS DU GLOBE, UNE PART IMPORTANTE DU FILM A ÉTÉ MISE EN BOÎTE DANS L'HEXAGONE, ET PLUS PARTICULIÈREMENT AU CHÂTEAU DE VAUX-LE-VICOMTE. IL FIGURE LE DOMAINE D'HUGO DRAX, CENSÉ SE TROUVER EN CALIFORNIE, AUX ÉTATS-UNIS. EN RÉALITÉ, LE DOMAINE A CONNU UNE HISTOIRE PLUTÔT RICHE EN ÉVÉNEMENTS. PARTONS À LA DÉCOUVERTE DE L'UN DES FLEURONS DU PATRIMOINE NATIONAL À L'OCCASION DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU CLUB...

Avant 007, Vaux connu bien d'illustres personnages... À tout seigneur tout honneur commençons par le plus fameux d'entre eux, son créateur, Nicolas Fouquet. En 1641, le domaine est acquis par celui qui, douze ans plus tard, devient Surintendant aux finances de Louis XIV (l'équivalent de notre ministre des finances) sur la volonté de son tuteur, le premier ministre cardinal Mazarin.

L'ambitieux Fouquet fait raser l'ancien château médiéval, le proche village de Vaux ainsi que deux hameaux pour dégager cinq cents hectares de terrain. Pour concevoir et bâtir son immense dessein, il recrute des artistes qui, bien qu'ayant bâti le château de Vincennes pour le nouveau souverain, n'ont pas encore acquis leurs titres de gloire. Bientôt, ils seront débauchés par ce roi en devenir, fasciné et jaloux de l'œuvre réalisée pour Fouquet, afin d'édifier le château de Versailles.

L'architecte Louis Le Vau conçoit l'imposante demeure, le peintre Charles Le Brun s'occupe d'une partie de la décoration intérieure et le paysagiste André Le Nôtre imagine les somptueux jardins qui posent les bases du « jardin à la française ». Vingt années sont nécessaires pour réaliser le magnifique projet.

Le ministre du roi s'est enrichi rapidement (trop peut-être), notamment en prêtant de l'argent à l'État à des taux particulièrement élevés. Il devient alors l'homme le plus puissant du royaume. Plus puissant que le jeune Roi qui n'a pas encore assis son pouvoir, ni déployé le cadre de l'Absolutisme qui marquera son long règne. Sensible à l'art, Fouquet est le mécène d'artistes en devenir. Avant le souverain, il découvre et encourage les créations de Jean-Baptiste Poquelin dit Molière ou du fabuliste La Fontaine. La cohorte des obligés qui entoure alors Fouquet, attirés par ses faveurs, éclipsent la Cour du Roi, alors nomade et peu codifiée.



Depuis plusieurs mois, un autre ministre du roi, jaloux et soupçonneux, épie Fouquet. Jean-Baptiste Colbert, homme ambitieux, complotte contre Fouquet auprès du roi. Sous couvert de raison d'État et de crimes de lèse-Majesté son objectif est simple : le mettre hors d'état de nuire pour devenir le premier des favoris du roi. Malgré les avertissements de ses amis, Fouquet se pense intouchable, trop indispensable au monarque à la couteuse politique guerrière et à la cassette royale trop vide. Fouquet est aussi mondain et dispendieux que Colbert est taciturne et renfrogné.

Le 17 août 1661, Fouquet donne en son château, à peine terminé, une fête fastueuse en l'honneur du jeune Louis XIV pour inaugurer son domaine. Jeux d'eaux, feux d'artifice, banquet pour mille convives composé par son jeune maître d'hôtel Vatel, pièce de théâtre spécialement écrite par Molière sont au programme de cet événement démesuré. L'éclat somptueux de la fête et la richesse affichée de Fouquet achèvent de convaincre Louis XIV. Âgé alors de vingt-trois ans, le jeune monarque quitte les lieux avec

deux convictions qui fondent son règne et notre Histoire. Il se fera aussi bâtir un domaine à la mesure de ses ambitions, à l'image du pouvoir royal qu'il veut incarner. Il décrète qu'il est temps de mettre un terme au parcours du Surintendant aux finances dont il est trop dépendant. « *Monsieur Fouquet, vous aurez de mes nouvelles !* », lance le roi à son hôte.

Trois semaines plus tard, Louis XIV confie au capitaine des mousquetaires de sa garde, un certain d'Artagnan, la mission de mettre aux arrêts et à l'isolement l'impudent ministre. Une « lettre de cachet », ordre d'arrestation sans autre motivation que le « fait royal » qu'aucune juridiction ne peut contredire, scelle le destin de Fouquet. Acte fondateur du destin d'un roi. Fouquet est condamné à la confiscation de tous ses biens et au bannissement perpétuel.

Furieux de cette clémence, Louis XIV commue la peine en prison à perpétuité. De citadelles en citadelles, Nicolas Fouquet restera embastillé près de vingt ans, sans jamais revoir sa famille. Craignant son évasion et un complot pour protéger de lourds secrets, le roi le réduit au silence sous la surveillance de Colbert. Fouquet meurt le 23 mars 1680 dans l'austère forteresse de Pignerole. D'aucuns prétendent qu'il fut empoisonné.

Pendant ce temps, le château est laissé aux créanciers du Vicomte, ou plutôt de sa femme, avant que ses deux fils n'en héritent. À la mort du dernier, sans enfant, le domaine est vendu au maréchal de Villars, général des armées de Louis XIV. Vaux accueille alors la reine Marie Leczinska, le roi Louis XV, Voltaire... Vient ensuite la famille Praslin qui possède le château jusqu'en 1875, date à laquelle, Alfred Sommier, riche raffineur de sucre en fait l'acquisition aux enchères publiques. C'est aujourd'hui ses descendants directs en la personne de la famille Vogüe qui poursuit l'œuvre de valorisation et de restauration de ce patrimoine unique. Désormais, ce sont des acteurs qui investiront le site.

En effet, parmi les actions entreprises, la location des lieux pour des tournages. Vaux-le-Vicomte sert ainsi de cadre à *Angélique et le Roy*, *La fille de d'Artagnan*, *La folie des grandeurs*, *Ridicule*, *Les visiteurs 2*, *Le pacte des loups*... Et bien sûr, *Moonraker*. Du moins pour les extérieurs et le vestibule central. Les intérieurs sont filmés au château de Guermantes en Seine-et-Marne.

Le domaine de Vaux-le-Vicomte constitue aujourd'hui la plus importante propriété privée classée monument historique de France. ■



MOONRAKER à Vaux-le-Vicomte





Ben Wishaw et Judi Dench

Judi Dench L'adieu aux armes

Fanny Rabasse



Après dix-sept ans de bons et loyaux services à la tête du MI6 dans (00)7 épisodes de la franchise, Judi Dench n'incarnera plus « M ». Judi Dench et la saga, c'est une belle et forte aventure commencée en 1995 avec *GoldenEye*. Elle ne s'attendait alors pas à ce qu'on lui demande de tenir ce rôle. Elle, comédienne aux 82 nominations et aux 52 récompenses qui est avant tout shakespearienne qui brûle les planches londoniennes depuis plus de soixante ans.

Judi arrive d'ailleurs très tard au cinéma. C'est avec *La Dame de Windsor* que sa carrière démarre réellement. Cette performance lui vaut sa première nomination aux Oscars, la première d'une longue série : elle sera nommée sept fois et remportera un trophée pour son rôle de... huit minutes dans *Shakespeare in Love*.

Surprise donc, elle raconte que c'est son mari, l'acteur Michael Williams, décédé en 2001, qui l'a poussée à accepter : « Lui et ma fille se moquaient constamment de moi car dans les James Bond, j'ai l'impression de maîtriser un tas de gadgets électroniques alors qu'en réalité, je suis incapable de me servir d'une télécommande. Mon mari disait souvent en riant : si Judi est la tête du MI6 pour protéger l'Angleterre, que Dieu nous vienne en aide ! ».

Dench n'a pas tout de suite saisi l'importance d'un personnage féminin à la tête du MI6. C'était un vrai tournant d'installer une femme à la tête du MI6 dans les années 90. La saga a souvent eu tendance (pardon Messieurs) à représenter la gente féminine de manière assez superficielle. Pour Judi, « M » est d'emblée un personnage passionnant : « Être le boss de James Bond, c'est excitant à jouer et, il fallait féminiser ce personnage, au bon sens du terme. C'est-à-dire réfléchir à la manière dont une femme occupant cette place marquerait son autorité dans un monde d'hommes ».



Pierce Brosnan et Judi Dench dans Le Monde ne suffit pas

Dès qu'elle entre dans cet univers, Judi annonce clairement la couleur : elle est une force sur qui il faut s'appuyer, elle ne s'en laissera pas compter par son playboy d'agent. Le ton est donné dès sa première scène dans *GoldenEye*. Dench possède une élégance et une noblesse puissantes. Son regard et son air déterminés lui permettent de donner au personnage une force qui reste dans les mémoires.

Durant toutes ces années, elle a pour partenaires deux Bond : Pierce Brosnan et Daniel Craig. « Pierce est très chaleureux et on a beaucoup ri ensemble sur le plateau. Nous sommes devenus des amis très proches, il me manque beaucoup. Daniel a un talent énorme et j'adore travailler avec lui. Il n'y a aucune comparaison entre les deux. Ils sont extrêmement différents mais tous les deux des acteurs incroyables et ils ont une qualité essentielle à mes yeux : ils ne se prennent pas au sérieux et ont un grand sens de l'humour ».

Le rôle va lui donner une notoriété mondiale. Elle aime à dire que cela a contribué à élargir sa base de fans de 7 à 77 ans : « J'espère attirer, grâce à cette nouvelle notoriété, la jeune génération dans les théâtres... ». Ce septième et dernier film est son plus notable. Pour la première fois, elle ne fait pas que donner des ordres dans l'oreillette à ses agents mais passe à l'action.

L'actrice de 78 ans ne s'attendait d'ailleurs pas à ce que son personnage meure. Barbara Broccoli et Daniel Craig l'en informent plusieurs mois avant le début du tournage lors d'une rencontre informelle : « Je m'attendais à passer un beau moment avec eux autour d'un café, mais pas du tout. Ils m'ont annoncé la nouvelle sans ménagement et je l'ai reçue en pleine figure. Mais ils m'ont aussi expliqué que mon rôle serait plus important dans *Skyfall*. Je me suis ressaisie et j'ai dû faire bonne figure devant ma famille et mes amis. Ce fut compliqué de garder le secret pendant des mois mais ça en valait la peine ».

« Avoir tourné dans sept James Bond a représenté une formidable opportunité de carrière cinématographique ».

Sam Mendès qui a travaillé avec Judi quand il était un tout jeune réalisateur de 24 ans est catégorique : « Elle a été la première grande actrice avec laquelle j'ai travaillé. J'ai plus appris en l'observant et en la regardant jouer que jamais auparavant. Sa dernière performance fait honneur à la saga et pour la première fois, elle a volé la vedette aux James Bond girls ».

La mort de son personnage dans Bond ne l'a pas soulagée. Judi avoue qu'elle aurait pu continuer encore des années : « Avoir tourné dans sept James Bond a représenté une formidable opportunité de carrière cinématographique. J'ai été furieuse au début de devoir arrêter car j'ai passé des moments formidables sur les tournages de ces films. Mais il faut être réaliste ! Ne pensez-vous pas que si j'étais réellement à la tête du MI6, ils ne m'auraient pas mise à la retraite à 78 ans ? Mais je reviendrai hanter le tournage du prochain Bond, tel un fantôme. Je me faufile dans le bureau de Ralph Fiennes et je lui déposerai sur son bureau une photo de moi qui lui tire la langue ! ».

La page se tourne pour Judi, mais l'univers de Bond n'est jamais très loin. Après la sortie de *Skyfall*, Judi a joué durant trois mois à guichet fermé sur les planches londoniennes dans *Peter & Alice*. Son partenaire n'est autre que l'excellent Ben Wishaw (« Q »), et la pièce est écrite par John Logan, scénariste



Fanny Rabasse et Judi Dench

de *Skyfall* et du prochain Bond. Pendant les répétitions, Judi raconte l'avoir harcelé de questions sur le prochain opus. Celui-ci lui aurait répondu avec humour : « Tu comprends pourquoi je me suis débarrassée de toi dans *Skyfall* ! ».

Judi n'en a pas fini d'émouvoir. Comme dans le prochain film de Stephen Frears, *Philomena*, annoncé sur les écrans dans quelques jours, histoire douloureuse d'une mère irlandaise en quête de retrouver son fils illégitime adopté par une riche famille américaine. Un rôle qui, selon les critiques, devrait valoir à Miss Dench une huitième nomination aux Oscars.

Son emploi du temps sera cette année encore bien chargé. Avec le tournage de la suite de *Indian Palace*, avec son amie de toujours Maggie Smith et Dev Patel (*Slumdog Millionnaire*), qui connut un véritable succès au box-office anglais et américain, Puis viendra le tournage d'un film pour la BBC aux côtés de Dustin Hoffman. De retraite, elle ne veut entendre parler : « Il y a toujours des rôles pour tous les âges, même en fauteuil roulant ! ».

J'ai eu la chance de rencontrer plusieurs fois Dame Judi. Ce qui frappe, c'est son incroyable humilité, sa gentillesse et sa simplicité. La dernière fois, c'était à Londres en juin, pour la dernière de *Peter & Alice*. Comme tous les soirs, les fans avaient envahi la rue pour l'attendre à la sortie du théâtre. Judi est restée trente minutes à signer des autographes. Un groupe de jeunes français attiré par la foule s'est approché : « Regardez, c'est la M de James Bond ! ». Ils ont hurlé de joie. Tout était dit. ■



Judi Dench et Daniel Craig dans Quantum of Solace

Bond en Solo

DEPUIS 1968, PEU D'AUTEURS ONT EU LE PRIVILÈGE DE REPRENDRE LE PERSONNAGE DE JAMES BOND LÀ OÙ IAN FLEMING AVAIT INTERROMPU SES AVENTURES. KINGSLEY AMIS ET SEBASTIAN FAULKS FURENT LES PREMIERS. AUJOURD'HUI, C'EST AU TOUR D'UN GRAND NOM DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE : BOYD, WILLIAM BOYD.



Valéry
Der Sarkissian

Un privilège, oui. Également une forme de reconnaissance. James Bond est une icône. Et depuis le succès critique et public de *Casino Royale* en 2006, 007 a acquis ses lettres de noblesse. Tout comme Sam Mendes pour la réalisation de *Skyfall*, le nom de William Boyd pour l'écriture du nouveau roman bondien était un bon choix. Un véritable gage de qualité. Boyd avait utilisé Ian Fleming en tant que personnage dans son roman *À livre ouvert* et, sitôt son nom révélé en avril 2012 par les Ian Fleming Publications, il n'avait pas tari d'éloges sur le créateur de James Bond. Mais ça, c'était avant.

Au cours des dix-huit mois qui ont précédé le 26 septembre 2013, date de lancement du livre, Boyd a donné peu d'interviews. Peu, certes, mais des gratinées. Quand d'autres auteurs (Faulks, Deaver ou Raymond Benson) évoquent Fleming, ils mettent en avant le plaisir qu'ils éprouvent à sa lecture, son imagination débordante, son sens du détail, la qualité de ses intrigues, la création de ses personnages et son don de faire croire à l'inimaginable. Pas Boyd. Pour Boyd, Fleming était surtout antisémite, raciste, sexiste et, j'en suis sûr, trop maigre.

D'entrée de jeu, Boyd avait prévenu. Avec lui, 007 serait de retour, mais son livre serait dépourvu de tous les défauts inhérents à Fleming. Ce serait une histoire carrée, sans fantaisie, sans éclat. Sans mégalo, sans psychopathe, sans méchant d'opérette, sans complot d'envergure et sans menace formidable. Une véritable histoire d'espionnage à laquelle les gens sérieux adhèreraient. Rien à voir avec les films qui sont plus proches, selon lui, des animations de Tex Avery que de la réalité. Même *Skyfall*, à ses yeux, ne fait pas exception.

Bref, William Boyd allait nous pondre un chef-d'œuvre. Le roman attendu par les fans de James Bond... sans les éléments qui en font la spécificité. Fort, le type. N'est pas génie qui veut. Mais ce grand modeste de Boyd ne pouvait être que le seul à y parvenir. Le seul, donc. Solo, en italien. C'est d'ailleurs le titre de ce roman Canada Dry. Alors, William Boyd a-t-il réussi son pari ? Oui... et non.

Avec Boyd, James Bond est en effet de retour. Le vrai James Bond, celui de Ian Fleming. Indéniablement. Fini le 007 de John Gardner qui était polyglotte et savait lire sur les lèvres, et fini le 007 de Benson qui connaissait toutes les techniques de combat et retrouvait des personnages qui avaient vieilli... mais pas lui.

Dans *Solo*, Bond fume. Et boit. Et refume. Et reboit. Il saigne, il souffre, il a des états d'âme. Et il couche avec des jolies femmes. Ce bouquin est un écrin dans lequel 007 s'épanouit

sous la plume de l'auteur. *Solo* est le roman de James Bond. L'histoire évolue en fonction de ses choix, de ses envies, de son humeur. Peu d'indices à relever, pas de pistes à remonter, pas d'enquête à mener. Nous suivons James Bond au quotidien, au cours d'une mission dont il cherche vaille que vaille à s'acquitter. Pour les fans qui désespéraient de retrouver le 007 qu'ils avaient découvert à la lecture des romans d'origine, l'attente est terminée.

Bond Canada Dry

Après Kingsley Amis, William Boyd a réussi son tour de force. Il se permet quelques références à Fleming (*Vivre et laisser mourir* et *Les diamants sont éternels*), mais se garde bien de faire allusion aux écrits de ses prédécesseurs. Bien mieux, il balaie de quelques scènes l'intégralité des romans de Charlie Higson censés racontés la jeunesse de Bond. Ainsi, selon Boyd, 007 n'a pas encore sa cicatrice sur la joue en 1941. Or, selon Higson, Bond se fait cette cicatrice en cherchant à s'échapper du château SilverFin en 1934, en Écosse. Mais si *Solo* est un roman avec James Bond, il n'est pas un roman de James Bond. L'entretien avec « M » dure cinq pages. Tout est dit. On envoie



007 en mission comme s'il s'agissait du premier agent venu. Il s'agit de se rendre au Zanzarim, un pays africain imaginaire, et de faire cesser une guerre civile en rappelant à la raison, par tous moyens, un brigadier putschiste. Le nord du pays était une ancienne colonie britannique et le sud une colonie française. Or, c'est au sud qu'a été découvert un formidable gisement de pétrole.

Le brigadier Solomon Adeka est surnommé le Napoléon africain. Est-ce le grand méchant de l'histoire ? Réponse : Adeka meurt du cancer après que Bond lui ait serré la main. Car voilà le principal défaut de *Solo* : il n'y a pas de méchant d'envergure à qui Bond pourrait se mesurer. Les personnages qui lui font face sont davantage des adversaires que de véritables ennemis. Même 007 songe que, s'il était à leur place, il agirait à leur façon. (Ja)Kobus Breed est la seule exception. Un mercenaire d'un sadisme inouï qui fait figure d'homme de main. La moitié de son visage est ravagée, comme fondue. Ça ne vous rappelle personne ? Double-Face, dans *Batman*.

Si Boyd a une piètre estime des films produits par les Broccoli, il ne se gêne pas pour écrire une scène se déroulant à la section « Q ». Pourtant Fleming n'en avait jamais parlé. Un nouveau « Q », le jeune Quentin Dale (toute référence à *Skyfall* ne peut être qu'un hasard...), lui fournit des gadgets...

que Bond utilisera. Au moins, Amis s'était refusé cette facilité dans *Colonel Sun*.

Au rayon des similitudes, on peut distinguer le pays imaginaire au cœur de l'histoire (cf. *Permis de tuer*) et le formidable coup de théâtre qui achève la seconde partie (cf. le pré-général de *Skyfall*) avant que Bond n'agisse en solo. Enfin il existe une coïncidence pas piquée des hannetons. Si le précédent roman, *Carte blanche* (2011) de Jeffrey Deaver, s'achevait par la même surprise que dans *Mission particulière* (1982) de Gardner (le véritable méchant était une femme que 007 avait mis dans son lit au cours de sa mission), les personnages de Kobus Breed dans *Solo* et de Walter Luxor dans *Mission particulière*, tenant le même rôle et étant physiquement similaires, s'évanouissent dans la nature à la fin des deux ouvrages sans que le lecteur sache ce qu'ils deviennent.

En somme, James Bond parcourt une histoire qui ne lui convient pas. *Solo* se clôt sur un sentiment d'inachevé, comme si Boyd avait compris l'essence du personnage mais était complètement passé à côté de son sujet, c'est-à-dire écrire un roman de James Bond. 🟢 demi-déception donc.



Mais une déception quand même.

Solo (2013, le Seuil) de William Boyd devrait être traduit et disponible en librairie dès le mois de janvier 2014.

Des plumes pour James Bond

Depuis 1953, la littérature bondienne compte 8 auteurs, 41 romans et 13 nouvelles. 5 romans et une nouvelle (écrits par C. Higson) précèdent le canon d'origine (12 romans et 9 nouvelles par I. Fleming), lui-même suivi par trois romans (par K. Amis, S. Faulks et W. Boyd.) Il existe deux séries d'uchronies (14 romans par J. Gardner et 6 romans et 3 nouvelles par R. Benson.) Une réécriture de James Bond par J. Deaver a vu le jour en 2011, avec un 007 contemporain.

Sur les traces de 007... à Cortina !

ALLIANT NOTRE PASSION POUR L'ITALIE À CELLE POUR 007, NOTRE DESTINATION CET ÉTÉ FUT CORTINA D'AMPEZZO. VALISES BOUCLÉES, CHECK LIST DES LIEUX À VISITER EN POCHE, NOUS TRAVERSONS L'EST DE LA FRANCE, L'ALLEMAGNE, L'AUTRICHE, ET APRÈS UNE JOURNÉE DE ROUTE ARRIVONS À CORTINA D'AMPEZZO, MAGNIFIQUE STATION PERCHÉE DANS LES DOLOMITES.

À la recherche de notre location, nous passons devant l'Hôtel Miramonti, lieu de séjour de notre agent préféré... Nous nous promettons de venir y faire une visite rapidement. À notre arrivée, une bonne surprise : notre chalet situé à 7 km du centre-ville est situé juste en face du tremplin de saut à ski sur lequel 007 s'élance pour échapper à ses poursuivants. Nos vacances commencent bien.

Dès le lendemain, nous partons à la recherche des lieux de tournage de *Rien que pour vos yeux* et commençons justement par la scène du saut à ski. La vue au pied de ce tremplin nous fait prendre conscience de la magie du montage. La poursuite suivante ne peut se dérouler à cet endroit, compte-tenu que le bas de cette piste (un terrain de foot en été) donne sur la route principale menant à Cortina.

En réalité, tout fut tourné à 10 km de là environ, dans un lieu boisé où se trouve la piste de bobsleigh. L'une de nos ballades nous fait longer cette piste sinueuse, certainement plus impressionnante en hiver avec la neige. Nous parvenons jusqu'au point de départ des bobsleighs.

Retour au centre-ville. La scène où Mélina entre dans l'armurerie pour acheter une arbalète y a été filmée dans la partie piétonne de Cortina. Les choses ont bien évidemment changées depuis 1980, le fleuriste est aujourd'hui une banque, le photographe Zanardi a laissé place au magasin Paul & Shark, mais la Casia de ra Regoles est toujours là.



Sylvie Boissel



Le Miramonti

Ancienne banque au moment du film, elle abrite aujourd'hui un musée ainsi que l'école des guides et de ski de la station. À force de passer devant l'hôtel Miramonti pour se rendre en ville, un matin nous décidons de prendre le chemin du hall afin de voir de plus près où 007 séjourne dans cette aventure. C'est dans la chambre 300 (qui n'existe pas) que James, après avoir embué le miroir de la salle de bain, découvre le point de rendez-vous avec son contact Ferrara. C'est aussi dans cette chambre que se glisse Bibi, la petite protégée de Kristatos. Un hôtel splendide avec une vue imprenable sur les Dolomites. Bondien. Le temps, cet été très capricieux, nous fait reporter de jour en jour notre escapade à Tofana. C'est donc par une belle matinée ensoleillée sans risque d'orage que nous nous rendons aux télécabines. Il faut en prendre trois différentes pour arriver au sommet, à 3 241 m. Durant l'ascension nous passons au-dessus de la piste de bobsleigh. Le vent souffle, notre cabine tangué un peu.

À l'arrivée : une splendide vue sur Cortina et les Dolomites. Malgré le vent bien froid, nous faisons quelques photos de l'endroit exact où 007 retrouve son homologue transalpin des services secrets. La rencontre entre Kristatos et Bond a pour décor la patinoire de Cortina. Au mois de juillet, la patinoire extérieure n'est plus visible, mais celle située à l'intérieur du Stadio Olimpica del Ghiaccio, où James se bat avec des hockeyeurs, n'a pas beaucoup changé depuis le tournage. Après une quinzaine de jours au cœur de ces splendides paysages de montagne, nous reprenons le chemin du retour, se promettant d'y revenir en hiver, avec déjà en tête nos prochaines destinations bondiennes. Dans le rétroviseur, une 2 CV jaune apparaît dans les lacets de la route nous menant à la frontière autrichienne. Dernier clin d'œil de Bond, James Bond. ■



Le tremplin olympique

Fan art



Stéphane Tron

DEPUIS DOUZE ANS, STÉPHANE TRON ENCHANTE LA TOILE AVEC SON SITE 007 FANART. L'HISTOIRE DE SES CRÉATIONS EST AVANT TOUTE CELLE D'UNE PASSION POUR 007 QUI PUISE SA SOURCE DANS L'ENFANCE. ET FUT ASSOCIÉE ENSUITE À LA PASSION DU GRAPHISME. RETOUR SUR LE PARCOURS D'UN FAN PAS COMME LES AUTRES...

Le Bond. Comment est née votre passion pour 007 ?

Mon tout premier contact fut avec l'affiche des *Diamants sont éternels*. Toute mon attention était portée vers l'affiche : dynamique, explosive, regorgeant de scènes d'action avec en avant plan Sean Connery dans la célèbre pose du bras armé de son pistolet, croisé sur sa poitrine, habillé d'un smoking et entouré de deux girls sublimes. La première découverte sur grand écran du Bond cinématographique fut *Vivre et laisser mourir*. Je remercie encore *Tintin magazine* de m'avoir offert avec un numéro spécial « Roger Moore, nouveau James Bond » l'affiche du film, que je possède encore, « recousue » avec moult bouts de scotch !

Quelles sont vos affiches de prédilection ?

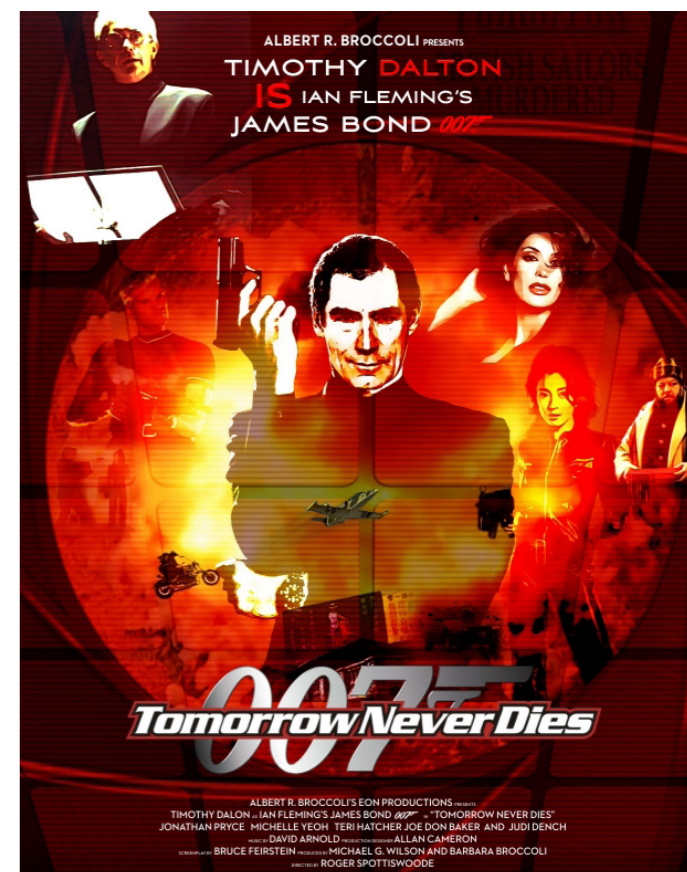
Je suis admiratif des Mc Carthy, Mc Ginnis, Peak, Goonis et de la direction artistique de Randi Braun pour l'ère numérique Brosnan, ainsi que des sublimes versions orientales, dont le Japon, pionniers en photo-montage. Aussi ai-je décidé en 2001 de leur rendre hommage. Ils sont des créatifs, je suis un humble reproducteur et j'ai ainsi partagé mon premier poster - maladroit et amateur - au site Commanderbond.net. L'accueil positif et enthousiaste fut pour moi très surprenant ! Et encourageant.

De là est né votre site...

Oui. J'ai aussitôt mis en place la première version de mon site, 007art.free.fr que j'ai alimenté avec de nouvelles créations : un « Bons baisers de Russie » jugé très moderne, un « Goldfinger » apprécié pour son côté très « excitant » comme le promettait l'affiche originale. Il m'a permis d'être en correspondance avec - entre autres - Raymond Benson et Simon Gardner, fils de John, écrivain qui reprit le Bond littéraire dans les années 80. J'ai, pour eux, créé des posters qu'ils ont appréciés à mon plus grand plaisir.

Qu'est-ce qui guide votre travail ?

Admiratif des grands designers, j'ai vraiment voulu rendre hommage à ces styles dynamiques, colorés, suggestifs, parfois illustrant des scènes non existantes voire beaucoup plus pauvres que ce que ces posters annonçaient. J'ai cherché à y apporter une touche de modernité : si *Bons Baisers de Russie*, *Goldfinger*, *Au service secret de Sa Majesté*, *L'espion qui m'aimait* étaient présentés aujourd'hui, quelles apparences auraient-ils ? Si je comprends le



choix graphique minimaliste pour les 3 opus de Daniel Craig, j'ai choisi des pré-affiches et affiches dans le style bondien, ce que les fans ont appréciés, voire choisis comme posters définitifs. Mon choix, donc, trouve un écho chez les fans.

Vous fixez-vous des règles ?

D'abord, quels que soient les posters, respecter les dates¹ : quand j'imagine Roger Moore dans *Dr. No* ou Timothy Dalton dans *Demain ne meurt jamais*, je respecte l'âge des acteurs, quitte à faire du « photo-montage » ou « photo-manipulation ». Par ailleurs, outre l'acteur qui interprète Bond, la casting se doit d'être de « l'époque » choisie. J'ai un classement d'acteurs et d'actrices par dates de naissance, ce qui facilite le travail. Ensuite, harmoniser la lumière et les teintes : additionner, accumuler et joindre différents éléments photographiques (le fameux photo-montage) demande une rigueur en termes de rendu. L'ensemble se doit d'être homogène. Enfin, le détournement : assembler différents éléments est un travail considérable lorsque l'on souhaite un rendu optimal. Pour cela, un découpage précis et minutieux est indispensable.

Y a-t-il encore un « espace » pour de la nouveauté ?

Le fameux « What if ? » de Marvel comics. Un domaine que j'adore ainsi que les fans. Et si Roger Moore était Bond dans *Dr. No* ? Et si Timothy Dalton avait démarré plus tôt, après *Moonraker* ? La production étant satisfaite du box-office mais sentant qu'elle perdait l'esprit de Ian Fleming. Et donc, succès (imaginé) aidant, Dalton s'impose comme le nouveau Bond et enchaîne les films jusqu'à *Demain ne meurt jamais* (jusqu'à présent...). Ian Fleming savait développer des ambiances. J'ai cherché à les retranscrire dans certaines couvertures (*Live And Let Die*). Mais j'ai aussi beaucoup aimé certains écrits non-Fleming : *Colonel Sun* de Robert Markham, Raymond Benson (*Ne rêves jamais de moi*) ■

Le mot de « M » Mon bon Blaze, flattez-moi !



Je n'ai cessé de me dire que nous sommes les plus forts voir les plus grands.

En moins de 15 jours, nous avons monté un événement plus grand, plus fort et plus ambitieux que toutes nos rencontres précédentes. Mon royaume pour... 008 Bond girls qui, trente-cinq ans après le tournage de *Moonraker*, reviennent sur leur passé pour votre plus grand plaisir. L'une d'entre elle m'a confié : « Comment se fait-il que personne ne l'ai fait avant ? ».

Je n'ai pas été le premier à imaginer cette journée mais encore fallait-il enclencher l'opération. Corinne, Blanche, Irka, Catherine, Chichinou, Anne, Nicaise & Beatrice ne m'ont même pas laissé le doute de leur présence : ce fut un oui massif et enthousiaste. J'aime qu'un plan se déroule sans accroc. Vous pouvez donc me flatter.

Bien sûr, l'équipe qui m'accompagne sera vivement saluée et encensée le jour de l'Assemblée Générale. L'année 2013 se termine donc sous son plus beau jour, une fois de plus vos magazines ont été livrés en temps et en heure, le fond et la forme furent au rendez-vous. La mise dans le bain des nouveaux arrivants dans notre organisation s'est parfaitement passée. Pour les envois de publications ou la gestion de la boutique, merci encore Gwendoline et Ludovic. D'autres amis nous ont récemment rejoints, Greg, Landry et Yvain pour mettre en place une newsletter électronique qui faisait cruellement défaut à notre Club : le www.commander007.net, site d'actualités & forum, est désormais un fidèle et précieux partenaire. Qu'ils soient les bienvenus.

Voici donc 2014. Nous opérerons cette année un changement sur *Archives 007*. Nous l'annoncerons lors de l'Assemblée Générale. Mais la question principale qui vous sera posée concernera un projet de sortie au Piz Gloria dont nous vous exposerons les modalités. Un tel voyage est complexe à organiser tant en termes de timing que de coût. Nous comptons sur vos idées et bien sûr sur votre participation.

J'aimerais clore cet édito avec une pensée particulière pour mon père (qui méritait cet hommage photographique) qui s'en est allé le 12 novembre dernier. Un soir de l'hiver 1974 il m'emmena voir *L'homme au pistolet d'or* à Lille. Il est à l'origine de ma passion et sûrement de la position que j'occupe auprès de vous depuis si longtemps. Sportif professionnel, découvreur du monde et négociateur de génie véritablement on pourra dire de lui que tout ce qu'il touchait virait au succès. Tu nous manque à Joël et moi. Ce numéro t'es dédié, Yves. Tu nous manques à Annick, Joël et moi.

Il me reste à vous souhaiter ainsi qu'à ceux qui vous sont chers une heureuse année, remplie de joies simples et vraies. Bondiennes d'abord !

Viva James Bond

Luc Le Clech, Président du Club James Bond France

Le Bond est le magazine édité par
le **Club James Bond France**,
le Club des Fans de James Bond.

Club James Bond France,
119 avenue Félix Faure
75015 PARIS.
www.jamesbond007.net

Association Loi 1901
Président : Luc Le Clech
ISSN : 1168-6499

Dépôt légal : mai 2003 / nouvelle série
Publication comprise dans l'adhésion

Directeur de la publication : Luc Le Clech -
Rédacteur en chef : Pierre Fabry - Rédacteur en chef
technique : Vincent Côte - Corrections/relectures :
Sandrine Davy.

Bouclage du « Le Bond n°34 » : le 15 novembre 2013.

Ont collaboré à l'écriture de ce numéro : Sylvie Boïssel, Ajay
Chowdhury, Vincent Côte, Valery Der-Sarkissian, Guillaume Evin,
Pierre Fabry, Luc Le Clech, Frédéric-Albert Lévy, Fanny Rabasse, Pierre
Rodiac, Éric Saussine, Stéphane Tron et Marie-France Vienne.

Crédits photographiques : Courtesy Dave M. Benett /
Gettyimages ; Sylvie Boïssel ; Hackett ; Terry O'Neill/Hackett © ;

Taryn Simon/Gagosian Gallery © ; photographies Vaux-le-
Vicomte : Vaux-le-Vicomte, Olivier Blondeau & J.-C. Jacquin
© ; Bernard Vandendriessche ; Stéphane Tron ; Joël Villy et
CIBF ©. Autres Getty Images et DR.

Photographies de la saga & logos (gunbarrel & gun logo
symbol) : Eon Productions, Danjaq, LLC / MGM/United Artists
Corporation & Columbia Pictures Industries all rights reserved.
Remerciements à Juliette Chauvin (Getty images)
et Lisa Noirmain du Château de Vaux-le-Vicomte.

Le Bond est la propriété du Club James Bond France. Il ne
peut être vendu ou reproduit, totalement ou partiellement
sans autorisation. Tous les documents ou photographies sont
utilisés sans but lucratif. Nous remercions les ayant droits de
leur compréhension.

France : 10 euros / UE : 15 euros



www.boisgirard.com

U.N.C.L.E.

United Network Command for Law and Enforcement

MY NAME IS BOND

CULT MOVIES : TOYS / POSTERS / PROPS / MERCHANDISING

AVRIL 2014

TOUTES LES INFOS SUR LE SITE WWW.BOISGIRARD.COM

© Media Bis - Stéphane Tron

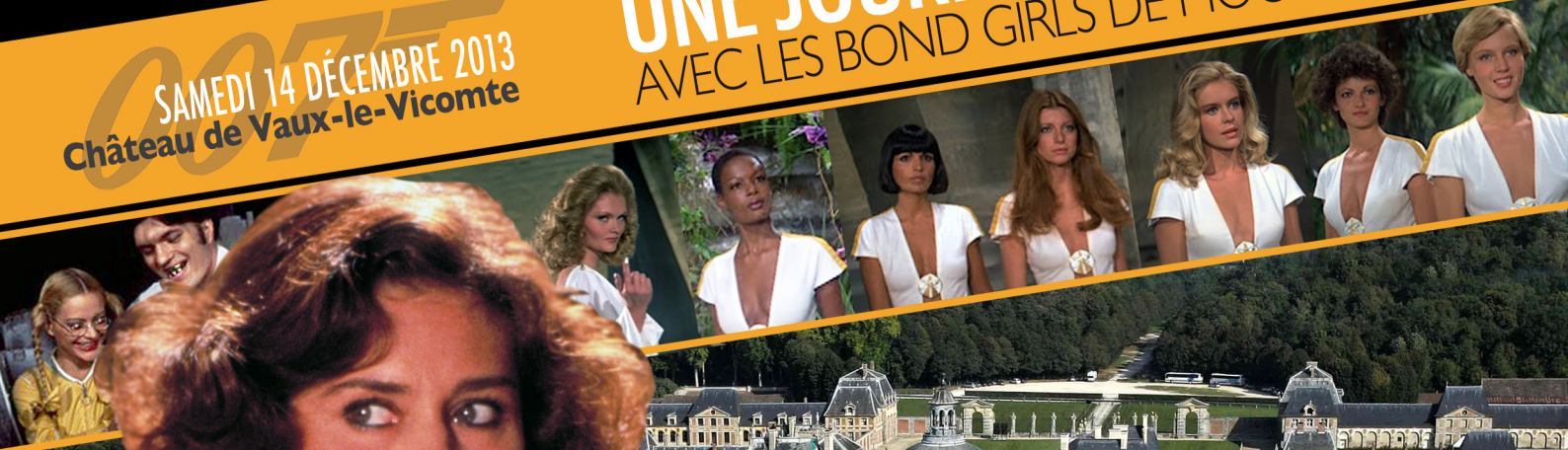
CERTAINS CLUBS VOUS PROMETTENT LA LUNE...
LE CLUB JAMES BOND FRANCE VOUS LA LIVRE !



UNE JOURNÉE CHEZ DRAX

AVEC LES BOND GIRLS DE MOONRAKER

007
SAMEDI 14 DÉCEMBRE 2013
Château de Vaux-le-Vicomte



CLUB
JAMES BOND
FRANCE

Club James Bond France | 119, Avenue Félix Faure 75015 Paris
www.clubjamesbondfrance.com